

Mithridate et la Falaise d'Armor

de Roald TAYLOR
(extrait)

© éditions du Masque d'Or, 2023 – tous droits réservés

1

À bord du TGV Paris-Saint-Malo de ce matin-là, le capitaine Gouvion et le lieutenant Burgat, OPJ¹ en mission spéciale, s'ennuyaient ferme mais pas pour la même raison : le premier parce qu'il n'avait rien d'autre à faire que de regarder le paysage défiler tout en se rongant les ongles ; le second parce qu'il bataillait depuis plus de deux heures avec la connexion wi-fi de son notebook, n'ayant réussi que très difficilement à collecter les informations relatives à ladite mission spéciale.

En fait, il n'avait cessé de se connecter depuis qu'il était arrivé à Paris l'avant-veille, en provenance de Toulon. À peine entré au commissariat du 18ème, où travaillait Gouvion, il avait presque exigé que l'on mette à sa disposition « *un bureau et un poste* ». Gouvion avait dû lui prêter son propre bureau et son ordinateur pour satisfaire la soif du Web de son collègue. Leur mission commune, du fait de leurs caractères immédiatement divergents, lui semblait mal partie. Oui, certes, tous deux étaient des spécialistes reconnus des stups. Oui, certes, on les avait désignés, vu leurs capacités, pour travailler ensemble, de sorte qu'ils avaient pris le train ensemble pour la Côte d'Émeraude. Mais l'avenir, se disait Gouvion – il est vrai qu'on lui reprochait souvent son pessimisme ! – ne semblait guère souriant... !

Tous deux voyageaient ainsi incognito, mis à part le fait que Burgat ne pouvait dissimuler à n'importe quel regard indiscret les différentes pages qu'il consultait sur Internet, lesquelles avaient toutes trait aux services de la Police Judiciaire, de l'Administration Pénitentiaire et du Ministère de la Justice. Burgat finissait par pester à haute voix contre le wi-fi du train car, loin d'être parfait, il faisait sauter presque toutes les pages ou les bloquait, rendant la navigation plus qu'hasardeuse. À la fin, plus agacé par les jurons de son collègue que par le film supersonique qu'il contemplait par la baie, Gouvion grommela :

- Arrête ça.
- Quoi ?
- Tes jérémiades et ta navigation.
- Mais enfin, j'ai besoin d'infos et cette foutue bécane n'arrive pas à se connecter correctement !
- Tant mieux : ça t'évitera de divulguer publiquement des infos confidentielles.
- Je ne divulgue rien du tout ! Toutes ces pages sont publiques.
- Même avec ton mot de passe ?
- Là, je masque toujours et je...
- Suffirait d'une indiscretion sur la Toile. Le wi-fi d'un train n'est pas sécurisé.
- Leur pub dit que si !

1 Officier de Police Judiciaire.

– La pub, c'est bon pour les touristes. Arrête ça, je te dis. D'après les ordres, je suis ton supérieur, non ?

– OK, chef ! De toute façon, j'en avais plus que marre ! Mais, pour tout le contenu confidentiel, t'inquiète : j'utiliserai mon Web trotteur ; il est sécurisé, lui !

Bien qu'il affectât une attitude détendue, du moins autant que son agacement le lui permettait, Burgat se sentait alarmé par les objections de son collègue, au point qu'il jetât un regard circulaire vaguement méfiant. En pure perte : le wagon, loin d'être rempli, ne contenait qu'une majorité de voyageurs lisant, se restaurant ou dormant profondément. De plus, les deux OPJ n'avaient pas de voisin immédiat, ce qui confirma Burgat dans son opinion : Gouvion exagérait les risques encourus, pour cette fois.

Constatant que ce dernier se laissait à son tour gagner par le sommeil, Burgat se décida à quitter la Toile et à refermer son notebook. Vraiment, il en avait plus qu'assez : des informations, contradictoires pour la plupart, galopèrent dans sa tête, tandis qu'il ressentait les ruades du choc des photos, comme si elles sortaient d'un magazine à sensation, ainsi que les cascades de chiffres et de dates qui finissaient par noyer son esprit dans un torrent de mélasse. Dire que c'était ainsi que la « boîte » espérait apporter des renseignements clairs et complets à ses deux envoyés spéciaux ! Complets, certes, il l'étaient – trop, sans aucun doute. Clairs, pas exactement : peut-on considérer comme clairs ces classements de faits pas vraiment délictueux mais néanmoins suspects qui avaient motivé leur déplacement à tous deux ? Un déplacement qui n'avait pourtant rien d'officiel, puisqu'ils étaient tous deux munis de cartes de presse plus vraies que des vraies, les accréditant comme envoyés spéciaux d'une agence parisienne. Un surcroît de précautions qui les énervait davantage tous deux !

Enfin, il est vrai que lesdites précautions les priveraient dès leur arrivée de tout contact avec les collègues locaux ; peu d'entre eux étaient dans le secret et ils ne devaient les rencontrer qu'après avoir reçu de leur part certaines « invitations ». En vérité, c'était bien cette raison qui avait encouragé Burgat à se servir peut-être abusivement de son notebook ; il n'appréciait pas du tout de se voir ainsi « lâché sur la piste » sans savoir au juste quels allaient être ses tâches et ses pouvoirs. Gouvion avait beau, comme à son habitude, jouer les philosophes et adopter la politique du *wait and see*, foncer ainsi, par TGV interposé, vers un quasi-inconnu déplaisait vivement à Burgat. Bien sûr, il s'agissait de trafic de stupéfiants ; évidemment, il n'avait pas eu son pareil jusqu'ici dans les différentes affaires policières ; naturellement, il fallait alors les traiter avec une recrudescence de précautions – d'où leur mission qui, pour être flatteuse puisque c'était eux et nul autre flic que l'on avait désigné, n'en ressemblait pas moins à ce temps d'automne où l'on voyait parfois le sommet de la Tour Eiffel englouti dans la brume...

Une voix savamment melliflue susurra tout à coup dans les hauts-parleurs, faisant sursauter le policier endormi :

« Mesdames, Messieurs, nous arrivons à Saint-Malo, terminus de ce train. Avant de descendre, assurez-vous de n'avoir rien oublié dans le train. Nous espérons que vous avez fait un agréable voyage. »

– Tu parles ! Grommela derechef Gouvion, qui semblait éprouver maintenant une certaine difficulté à quitter sa place, ankylosé comme il semblait l'être.

Pour une fois, Burgat, le plus bavard des deux, ne répondit rien, se contentant de ranger son notebook dans une petite mallette.

Ils ne récupérèrent aucun autre bagage en quittant le train, leurs valises devant être livrées à l'hôtel où leurs chambres étaient retenues. Ils repèrent sans trop de peine le taxi qui devait les conduire immédiatement à cet hôtel, selon leurs instructions perçues à leur départ de Paris et bien transmises au terminus, comme prévu. La « boîte », il fallait le reconnaître, faisait toujours très bien les choses.

« Trop bien, je dirais ! Songeait Burgat. *Quand je pense qu'on ne pourra profiter de rien, même pas de la vue, dans cette cité corsaire éminemment touristique !* »

Effectivement, lorsque le taxi les débarqua, ce fut devant un tout petit hôtel, presque une pension de famille, d'où l'on ne découvrait, pour toute vue, qu'une partie du port de pêche.

– C'est ça, la planque ? S'informa Burgat auprès de son collègue, le chauffeur du taxi, probablement « de la maison », s'étant montré fort peu enclin à la conversation.

– Non, c'est pas ça, la planque, rétorqua Gouvion. Mais tu verras en temps utile.

Vu ! Comme d'habitude, Gouvion était le mieux informé des deux. *Wait and see*. Inutile de râler ; il n'y avait qu'à attendre. Un leitmotiv qui pouvait rendre aussi irritable que placide. Depuis un certain temps déjà, Burgat avait sagement choisi la seconde attitude.



Cette fois encore, le chalut semblait plutôt léger, tant le treuil semblait n'avoir que peu de peine à le haler. Une nouvelle sortie en mer avec une « récolte » qui ne vaudrait que le prix du gasoil ! Armel Le Dû grommela entre ses dents quelques jurons dont la brise marine fut le seul témoin. Cela valait-il la peine de mettre en panne pour si peu ? Enfin, il fallait bien justifier l'emploi, donc la paie de Pierrot, son unique matelot, embauché plus par charité que sur certificats d'aptitude marine, à dire le vrai. Pourtant, le mousse semblait s'en tirer sans mal et même avec une certaine habileté, qui ne pouvait venir que de l'atavisme : ses ancêtres étaient tous pêcheurs, ainsi que l'avait affirmé la vieille Gwenaëlle, son unique parente, une grand-tante selon les meilleurs souvenirs d'Armel ; dans la famille, ils avaient tous pris la mer, y compris pour la pêche hauturière, racontait la vieille femme en redressant fièrement le chef. Armel Le Dû avait hoché la tête : celui-là ou un autre, après tout...

Le patron pêcheur savait bien, cependant, que Pierrot était un innocent, presque l'idiot du village si l'on pouvait considérer comme tel ce petit ensemble de fermes ou soi-disant telles, disséminées autour de Rothéneuf, comme pour escorter l'ensemble de *malouinières* ou anciennes belles demeures bourgeoises qui constituaient la partie la plus remarquable de ce faubourg de la cité corsaire. La vieille Gwenaëlle, qui l'avait élevé, le disait capable de tout faire et apte à remplacer la vivacité d'esprit par une habileté manuelle peu commune. Armel avait pu constater qu'elle n'avait rien exagéré à ce sujet.

Bientôt, le fretin grouillait sur le pont du *Kenavo*, déversé par le chalut. D'un regard, Armel interrogea Pierrot :

– Vingt-cinq bacs, pas plus, patron, prononça le mousse avec les difficultés que lui imposaient sa bouche quelque peu tordue.

Armel savait que l'estimation de Pierrot serait bonne, au moins à deux ou trois bacs près – toujours l'atavisme !

– OK, on ramasse. Mais fais-moi le plaisir d'éteindre ta totote : pas envie que le poisson sente la fumée mentholée !

Avec l'air placide qu'il portait toujours sur le visage, c'est-à-dire sans manifester aucune contrariété, Pierrot éteignit sa cigarette électronique, la rangea dans un étui qu'il fourra dans sa poche. Celui-là, songeait le patron, il ne peut plus s'empêcher de vapoter depuis que des copains lui ont montré comment faire ! Ce n'était pas malin-malin de leur part car le brave garçon semblait désormais fasciné par cette manière prétendument moins risquée de s'empoisonner les bronches. Et puis, comment pouvait-il se les offrir ? Avec sa paie d'apprenti-pêcheur ? Il est vrai qu'il en connaissait déjà un sacré bout... Armel songeait parfois à l'augmenter en vertu de ce savoir-faire hors du commun mais ce serait en faire un matelot... En fait, ce n'était pas si pressé.

Le ramassage et le tri furent vite achevés : vingt-deux bacs, tous comptes faits. Le patron ne répondit que par un haussement d'épaules au coup d'œil désolé du mousse : oui, c'était bien décevant, tout ce travail pour pas grand-chose ; non, on ne gagnerait ni des mille ni des cents avec

ce trop petit nombre de bacs ; et encore non pour un nouvel essai plus loin, autant rentrer au port tout de suite. On ferait mieux un autre jour.

Pierrot s'arma d'un faubert et, après avoir plongé le seau dans l'eau de mer au bout d'un filin, entreprit le nettoyage du pont. Pendant ce temps, le patron relançait le moteur et mettait le cap vers Saint-Malo. Tout en faisant consciencieusement sa corvée de nettoyage, Pierrot jetait de fréquents coups d'œil à son patron, comme s'il voulait timidement juger de son humeur du moment. Bien malin qui eût pu cependant deviner les pensées du patron : malgré cette pêche médiocre, il semblait avoir pris son parti de cette déception, qui n'était pourtant pas la première. Derrière ce front barré de cheveux encore bien noirs, ce qui prouvait que le patron était encore jeune, ne s'agitaient sans doute que de profondes réflexions qui n'avaient pas toutes trait à la navigation ; Pierrot, plus malin que l'on eût pu le supposer, l'aurait juré. Armel, habitué à cette façon du mousse de le jauger du regard, ne s'en formalisait jamais. Il l'apaisa définitivement d'un nouveau clin d'œil et d'une ombre de sourire.

La traversée s'effectua sans encombre : la mer était calme, le ciel sans nuages. D'ailleurs, l'*Ange des mers* n'était pas allé très loin. Pierrot l'avait même fait remarquer à son patron : ils avaient déjà visité cette zone avant-hier sans en retirer grand-chose – plus futé qu'on ne le croyait, « l'innocent » ! Mais le patron avait balayé cette timide observation d'un geste négligent de la main et le mousse, bête sinon discipliné, n'avait pas insisté.

Le petit cotre accosta à son amarrage habituel. Armel renvoya Pierrot aussitôt après avoir déchargé sa pêche et glissé quelques billets dans la main du mousse. Il y avait trop. Pierrot, honnête comme il respirait, voulut le faire remarquer mais déjà, le patron marchait à grands pas sur le quai en direction de la ville.

Lisez la suite dans
Mithridate et la Falaise d'Armor
en vente sur ce site